

PALAIS À VALENCE. LA MÉMOIRE CACHÉE DE LA PIERRE



UN PALAIS CITADIN EST UN MONUMENT ATTRACTIF, PARCE QU'IL N'A NI LA LOURDEUR DOCTRINAIRE DE L'ÉGLISE NI L'EXIGENCE CONTRAIGNANTE DU CHATEAU. A VALENCE ON CONSERVE UNE VINGTAINÉ DE PALAIS SEIGNEURIAUX QUI PERMETTENT AU VISITEUR DE DÉCOUVRIR UNE VILLE HARMONIEUSE ET PLEINE DE BEAUTÉ.

ENRIC SÒRIA ECRIVAIN ET JOURNALISTE

Ah, Valence, capitale de l'oubli! dit un passage de *l'Anarchiste nu*, le roman sans-gêne et grossier de Lluís Fernández, réplique casanière, mais absolument justifiée, à la capitale de la mémoire que détient l'Alexandrie de Durrell.

Avoir eu beaucoup et l'avoir tout perdu est le destin de beaucoup d'hommes et aussi de quelques peuples. Après l'avoir tout oublié est le singulier enfer de Valence, un enfer qu'on ignore. L'oubli est le règne de Valence, la grise matière de ses rêves. De là la curieuse beauté, convulsée et baroque, des gestes rituels par laquelle on la reconnaît – exaltation d'un simple présent continu – l'agitation de ses espoirs et la vanité de ses discussions.

Ancien empire de la Méditerranée, il est possible que Valence soit une des villes d'Europe des plus cruelles avec son pa-

trimoine à moins que ce ne soit Naples, une autre grande ville perdue et oubliée, mais Naples déchoît avec style, sa ruine est signe de grandeur, tandis que Valence a dépassé et oublié, il y a longtemps ce stade.

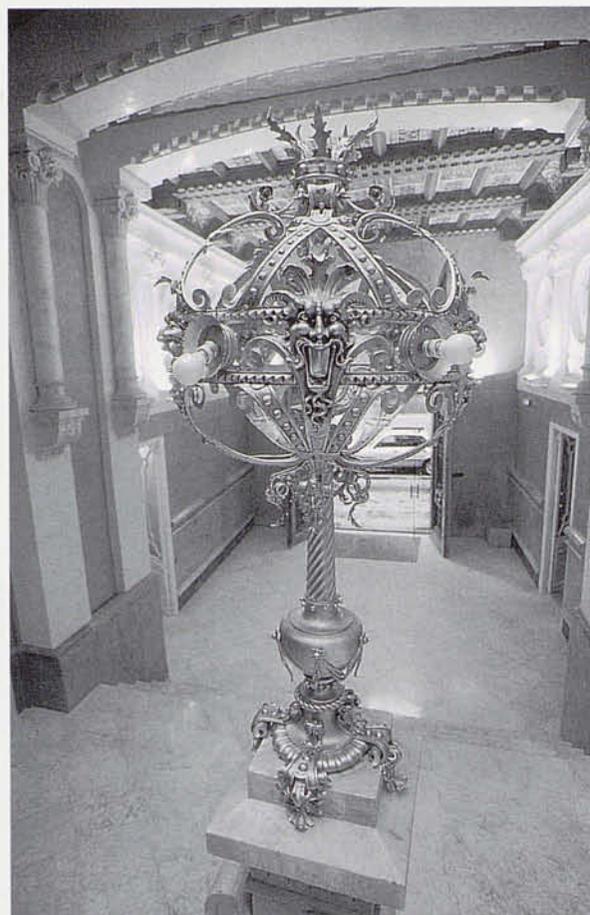
Tout n'a pas disparu, cependant. Il y a des restes, des rues, des perspectives où on sent une harmonie recueillie et aimable, comme la rue sombre de la "Mare Vella", ou la côte, malheureusement éventrée maintenant, de Toledà, près de la Seu, où il y avait, il ne fait pas longtemps encore, la maison de l'architecte du Miquelet, Pere Balaguer : la place du Correu Vell ou celle de Viciana, petite merveille intacte. Les valenciens, heureusement, ont l'habitude d'ignorer ces pièces d'une beauté ancienne, et pour cela durent. L'heure pour les apercevoir est celle que le grand photographe Luis Cuadrado a

défini comme l'heure féerique, un peu avant la tombée du jour et de l'éclairage public, à la tombée de la nuit.

Une bonne façon de poursuivre les fantasmes de ce vieil enchantement est de suivre la route en zigzags des palais valenciens, exemple, mais aussi indice, d'une autre géographie plus sage. Les palais valenciens ont connu, connaissent, aussi des vicissitudes difficiles. Joan Fuster le constate, entre désolé et résigné, dans son "Voyage au Pays Valencien" : Ici encore quelques demeures de haut rang résistent, avec leurs écus sculptés et leurs patios tranquilles...il est certain qu'ils sont en train d'agoniser : leurs propriétaires, d'origine illustre, les démollissent ou les vendent pour être démollis – entre 1940 et 1950 ont disparu quelques seize maisons d'un certain intérêt, et la razzia continue-, et en outre, les survivantes n'ont



PALAIS DE VILLAHERMOSA



© RAFA GIL

pas toujours obtenu d'échapper aux réformes indignes". Fuster n'a jamais été un écrivain avec des velléités disons publicitaires, précisément, mais les patios des palais valenciens, "dignes d'être vus", avec leur esthétique équilibrée, aussi médiévale que nos écrivains classiques, qui y vivaient, tellement semblables aux palais majorcains, et catalans, doivent lui plaire assez. En fait, un palais en ville est un monument attractif. Il n'a ni la lourdeur doctrinaire de l'église ni l'exigence contraignante du château. De toutes les façons de manifester le pouvoir, celle-là, au moins, a de la grâce. C'est un orgueil civil, et la devise des gentilshommes Reig le définit bien; "Le roi ne me fait pas, je suis citoyen", comme aussi cette autre, des Ferrer de Pròxita, qui aurait fait les délices de Llorenç Villalonga : "Plus que le plus grand".

A Valence, qui valent la peine, il doit en rester encore une vingtaine, et peut-être un peu plus. Il faut les chercher dans le quartier ancien de la ville, une zone qu'encerclent les rues de Colom et de Guillem de Castro et le fleuve. Cependant, avant quelconque perquisition il faut savoir ce qu'on cherche. Les palais valenciens, de l'extérieur, n'ont pas l'habitude d'être ostensibles. Ils ne veulent pas et ne peuvent pas. Tout d'abord, les palais impudemment notoires, il y a longtemps qu'ils ont été détruits ; en outre, on a l'impression que jusqu'à l'éclatement du baroque, le sens de la beauté dans le méditerranéen se guait sur des patrons plutôt de recueillement : l'ordre, l'enchantement tenu d'un puits frais, d'un escalier solennel mais sobre, sont des spectacles fascinants uniquement pour les observateurs subtils. Mais c'est justement cette sorte de specta-

teurs qui jouiront vraiment de la saveur aigre-douce de la ville : la quiétude discrètement agréable de ces patios, où se trouve une bonne partie de ce que Valence a de gracieux, de beau et digne d'attention. Se promener dans le quartier ancien et voir un patio gothique, vert et menu, à la lumière d'un réverbère près de la conciergerie, est une des rares expériences gentilles et calmantes que peut offrir la ville. En règle générale, dans un palais valencien une coquille baroque ou du dix-huitième entoure un cœur gothique, comme dit Joan Reglà qui passe avec la ville elle-même. Une façade austère s'ouvre sous des grands arcs ceintrés vers un patio ombragé, avec un puits et une margelle en pierre. A droite, il y a la conciergerie, et un petit escalier d'accès à l'entresol. Du patio, si le concierge nous laisse entrer, ce n'est pas



toujours facile d'en suivre la structure : "trappes, entrées/ par les toitures,/ passages, raccourcis,/ cachettes,/ tanières et retraits", dans une description caricaturale de Jaume Roig. Au fond du patio il y a toujours un escalier seigneurial, aux détours imposants, qui mène à l'étage noble, qui est où on peut trouver, si il en reste encore, les grands salons, les plafonds et les longs couloirs ornements. Les laquais vivaient à l'étage au-dessus, sous les "arcades", fenêtres illuminées par une galerie de fenêtres donnant sur la rue, très typiques. Le principal des palais valenciens, le royal, a suivi un destin emblématique ; détruit sans aucune nécessité pendant la guerre contre les français, en 1986 ont surgi les fondements en plein travaux pour les égouts, et maintenant sont enterrés sous le goudron d'une artère de la ville très transitaire.

Parmi les palais publics, se détache celui de la Generalitat, dans la rue des Cavallers, dans la construction duquel a intervenu le meilleur des architectes médiévaux, Pere Compte. Il possède les plafonds les plus spectaculaires de la ville, des peintures murales auliques et quelques tableaux, parmi lesquels un Ribalta intense et splendide. Tout près, il y a le palais de la Batlia, très restauré au début du siècle, d'une élégance solennelle.

Quelques-uns des grands palais de l'aristocratie valencienne sont devenus la propriété des institutions publiques, qui, parfois, les ont restaurés avec goût, tel le palais moderniste et élégamment bourgeois de Castellfort, maintenant officiellement de Fuentehermosa, titre d'une sonorité plus appropriée ; ou celui des marquis de Scala, les Boil, d'une prestance monumentale notoire. Les an-

ciens propriétaires ont emporté un calepin, en catalan, où sont décrits les biens d'une maison noble : livres, tableaux, armes, ornements, et qui est maintenant un inventaire pour la nostalgie. Moins de chance a eu le palais Borja (ou Benicarló), qui a été la maison de la famille la plus riche, et la mieux apparentée –rois, empereurs, et même papes– de la Valence "foral" (relatif au "furs", privilèges, etc.) est maintenant le siège de l'Assemblée valencienne, qui a opté, comme pour tant d'autres choses, pour une décoration simplement fonctionnaire, lisse, uniforme, anodine, au goût de la clientèle.

Le meilleur représentant de palais rococo, celui de Dos Aguas, est maintenant musée national de céramique. C'est un exemplaire admirable, à la visite obligatoire, avec une porte cochère fameuse et des coins intérieurs exquis, qui sont propices au retard.

Egalement quelques propriétaires privés ont maintenu en condition des travaux énormes, effort méritoire qu'il faudrait reconnaître. Dans la rue des Cavallers nous en trouverons une bonne collection : parmi eux celui des marquis de Malferit, celui des Mercader, où a eu lieu le "Parlement en la casa de Berenguer Mercader", qu'a immortalisé Joan Roís de Corella, fleur d'une renaissance ovidien et élitiste qui n'a pas fructifié ; ou l'immense palais des Centelles, comtes d'Oliva et têtes de l'équipe "tory" médiéval de la ville. Celui-ci qui, à son époque, a été le plus grand et le plus fastueux des palais valenciens, possède un patio petit et coquet, peut-être trop

restauré, et les propriétaires actuels le maintiennent en bon état.

Pas très loin, sur la Place de Nules, devant la Maestrança, il y a le palais des Català dels Valeriola, avec une façade élégante et un patio profond, avec des sculptures et des reliefs, tout, très bien conservé. C'est maintenant le siège de la Société Economique des Amis du Pays.

Plus séparé, dans la rue du Palais, près de la très belle rue du Trinquet de Cavallers, il y a le meilleur représentant tout-gothique de la ville, le palais des Cardona, amiraux d'Aragon, avec un magnifique patio ogival. Restauré depuis peu, c'est le siège de la "Conselleria d'Hisenda". Presque à côté, sur la place de saint Lluís Beltran : un coin de la Valence de la Renaissance miraculeusement sauvé, il y a le palais des Escrivà, très bien restauré par l'actuel propriétaire. Par contre, celui des Boils d'Arenés, près de la place de la Creu Nova, avec un des patios des plus beaux de la ville, est fermé et menace ruine.

Mais encore il y en a d'autres, quelques-autres, seulement quelques-uns sont pour le promeneur sans ressources, une porte fermée. D'autres permettent des investigations heureuses. Mais le charme ne se trouve pas à inventorier les existences, à en évaluer la stricte valeur artistique souvent considérable ou d'en constater la lente caducité. La recherche des palais valenciens peut procurer d'autres joies et des meilleures : parcourir des rues charmantes, connaître d'autres endroits et d'autres temps qui sont cachés dans la trame urbaine, apprendre à regarder la ville, et à la sentir, défaire les maléfices : se souvenir, jouir, vivre. ●